

# Chillon

Ô noir Chillon ! quand sur ta rive  
Descend l'ombre fraîche des nuits ;  
Lorsqu'à tes pieds la vague arrive  
Avec de mystérieux bruits ;  
Quand la lune, pâle et rêveuse,  
Jette aux flots l'ombre de tes tours ;  
J'entends une voix merveilleuse  
Parler de ta vie orageuse  
Et des temps passés pour toujours !

Ne te penches-tu pas sur l'onde  
Souvent, aux matins de printemps,  
Pour te mirer dans l'eau profonde  
Et voir si depuis les vieux temps  
Tu n'as point changé de visage ?  
Aujourd'hui les jours sont pesants ;  
La gloire s'envole avec l'âge ;  
Vieillard, tu redoutes l'orage,  
Tu gémis sous le vol des ans.

Oh ! les temps où tes murs de pierre  
Se dressaient en sortant des eaux,  
Les beaux temps où le comte Pierre  
Défendait tes remparts nouveaux !  
La guerre alors faisait tes charmes ;  
Elle t'animait tous les jours,

Et tu comptais, lors des alarmes,  
Nombre d'archers et d'hommes d'armes  
Pour la défense de tes tours.

Et puis dans les grands jours de fête  
Les labeurs étaient oubliés ;  
Le soleil inondait ta tête,  
Et sur le lac, à tes pieds,  
Glissait la barque pavoisée  
Comme un bel oiseau dans le ciel.  
Le soir, à la table dressée  
Accourait la foule empressée  
Aux chansons du gai ménestrel.

De tes cachots l'ombre profonde  
Vit plus d'un captif dans les fers.  
Là, bien seuls, oubliés du monde,  
Ils consumaient leurs jours amers.  
Au soleil ne pouvant renaître,  
Ils ne voyaient, — les malheureux ! —  
A travers l'étroite fenêtre,  
Que l'onde écumeuse apparaître  
Ou l'étoile briller aux cieux.

Maintenant tes cachots sont vides,  
Comme tes tours et tes créneaux ;  
Triste, dans ces âges arides,  
Tu te souviens de jours plus beaux.  
Il faut, hélas ! rester encore  
Là, vieux, dans un siècle impuissant ;

Et sous le temps qui te dévore,  
Il faut te voir à chaque aurore  
Insulté par quelque passant.

Mais il te reste, malgré l'âge,  
Ton lac aux purs et bleus contours,  
Dont les vagues, les soirs d'orage,  
Viennent encore battre tes tours,  
Et ton rivage de verdure,  
En fleurs sous des cieux ravissants,  
Et cette sublime nature  
Que féconde une haleine pure  
Au pied des monts éblouissants.

Puis, vieux Chillon, quand dort la terre  
Quand se tait la cloche du soir,  
Et que le ciel, pour le mystère,  
S'est tendu d'un nuage noir,  
Réveillant dans l'enceinte sombre  
Les morts par la tombe froissés,  
Tu célèbres parfois dans l'ombre  
Avec des fantômes sans nombre  
Le souvenir des temps passés.

Henri Durand (1818–1842)